Envers et contre tout l'hippodrome de Beyrouth

reportage et photos ***Bruno de Cessole***

Arrivée d'une course sur la piste de l'hippodrome du parc des Pins. C'est en 1918 que fut créé l'hippodrome de la ville. Jusqu'aux années 1960, il rayonnera sur tout le Moyen-Orient. Quinze années de guerre et la destruction de l'hippodrome en 1982 ont interrompu son essor, mais les Libanais ont relevé des défis plus ardus.

En ce dimanche de mai, Beyrouth la trépidante somnole sous le soleil. La circulation, si intense tous les jours de la semaine, est étrangement ralentie, voire inexistante. Pas de crissement de pneus sur l'asphalte, ni de concert de klaxons, ni d'autoradios laissant échapper, par les vitres ouvertes des voitures, des décibels assourdissants, mais le son des cloches d'une église maronite. Dans la ruelle du vieux quartier d'Achrafieh où se trouve mon hôtel, je ne croise qu'un vendeur de café ambulant et deux trois Beyrouthins revenant de faire leur marché. Cette quiétude quasi provinciale paraît incongrue dans cette ville qui a la réputation méritée d'être la plus effervescente du Proche-Orient. Mais peut-être retrouverai-je l'animation habituelle de Beyrouth à l'hippodrome, où je dois me rendre en début d'après-midi.

Les Libanais aiment le jeu et ont le goût des paris – leur histoire récente, jalonnée de drames, témoigne aussi de leur capacité à relever les défis et à surmonter les catastrophes – mais sait-on que leur passion des courses remonte à la plus Haute Antiquité ? Construit au IIe siècle, l'hippodrome de Tyr, long de 500 mètres et large de 160, était déjà l'un des plus vastes du monde romain. Sur ses gradins de pierre quelque 20 000 spectateurs se pressaient pour assister aux courses de chevaux et de chars. À Beyrouth même, dans le quartier Wadi Abou Jamil, s'élevait, au cœur de la ville, un hippodrome datant du IIe siècle, dont les vestiges importants, gradins, spina, colonnes, socle de statues, ont été mis au jour par les archéologues de la Direction générale des antiquités en 2008.

Comme trop souvent, hélas, le légitime souci de sauvegarde du patrimoine archéologique se heurte aux intérêts commerciaux des promoteurs et la conservation *in situ* des vestiges de l'hippodrome de Beyrouth, pourtant inscrits par le ministère de la Culture sur la liste des monuments classés, est compromise par un projet immobilier qui dénaturera le site par le démantèlement de ses éléments et leur réintégration dans le projet de complexe résidentiel. De la passion antique pour les courses à Beyrouth ne témoignera désormais que le plus ancien programme hippique au monde, conservé au Musée national : une tablette en plomb, vieille de deux mille ans, comportant trente-cinq noms de chevaux, sur laquelle un amateur invoquait les divinités pour leur recommander les coursiers qu'il avait choisis et vouer au pire sort leurs principaux rivaux ! Indice selon lequel, les paris existaient bel et bien dès l'Antiquité, illicites ou non. Quant à l'engouement pour les courses, des inscriptions découvertes par les archéologues révèlent l'interdiction faite aux étudiants de Beyrouth de sécher les cours pour se rendre à l'hippodrome ! >>

De tous les champs de courses du monde, celui de Beyrouth est celui qui possède l'histoire la plus dramatique. Son admirable résistance aux aléas de l'histoire et la persévérance des éleveurs libanais mériteraient que son avenir soit digne de son passé.

Envers et contre tout, *l'hippodrome de Beyrouth*

Dans la voiture qui m'emmène aux courses, le chauffeur me confirme l'attraction toujours exercée par les jeux et les paris sur nombre de Beyrouthins, de quelque confession qu'ils soient, musulmans, chiites ou sunnites, chrétiens maronites, grecs orthodoxes, druzes… Même au plus fort de la guerre civile, des trêves étaient conclues entre miliciens de bords opposés afin de pouvoir assister aux réunions, quitte à se tirer dessus au sortir de l'hippodrome. Dans cet "Orient compliqué", le cheval est un trait d'union et un facteur de paix entre les multiples communautés et religions qui se partagent le Liban. Quelle raison plus légitime pour la préservation du pur-sang arabe libanais et le développement de l'hippodrome ?

C'est en 1890 que l'histoire des courses à Beyrouth a commencé modestement sur le site de Bir Hassan, au sud de la ville. Sur une piste de sable de 1600 mètres, propriétaires et éleveurs faisaient courir leurs chevaux le long de la mer. Faute de tribunes, des tentes étaient installées devant cette piste naturelle. Conditions spartiates qui ne correspondaient ni au statut de la ville, ni aux besoins de confort des spectateurs pour qui ces réunions étaient autant mondaines que sportives. La haute société beyrouthine, les Pharaon, les Freige, les Sursock, les Daouk, y côtoyaient les diplomates et les résidents étrangers.

En haut, la séduction de l'hippodrome dans les années qui suivirent sa création. Ci-dessus, Nabil Nasrallah, son directeur, dans son bureau. Depuis 1971, il est la mémoire des courses au Liban.

Conscientes de l'enjeu symbolique et économique que représentaient les courses, les autorités ottomanes décidèrent d'aménager, en 1897, un hippodrome au cœur de la ville, dans la forêt des Pins. Au vrai, l'hippodrome s'inscrivait dans un projet plus vaste, incluant la création d'un casino à l'européenne, de jardins publics et d'un cinéma. Mais ce n'est qu'en 1915 (jusqu'en 1965) que la municipalité concède à Alfred Moussa Sursock le droit d'exploiter pour une durée de quarante ans le parc des Pins, pinède plurimillénaire de 60 hectares utilisée dès l'époque phénicienne pour la construction navale. Sur les plans de l'architecte Nafalian, la résidence des Pins – qui deviendra la résidence du haut-commissaire français à l'époque du mandat – et les tribunes de l'hippodrome, avec leurs arcades en ogive, s'inspirent du style mauresque alors en vogue en Europe, comme en témoigne le casino de Biarritz. Les photos de l'époque, mais aussi la littérature, entre autres le roman de Pierre Benoît, *la Châtelaine du Liban*, rendent justice à la magie des lieux : parmi les pins parasols, les palmiers et les lauriers, les hautes arcades des tribunes surmontées de cinq pavillons à l'étage supérieur se détachent sur la chaîne du Mont-Liban, à l'arrière-plan. Avant qu'une urbanisation anarchique ne mette à mal son environnement et que l'aviation israélienne ne le détruise en 1982, nul doute que l'hippodrome de Beyrouth détenait le privilège d'être l'un des plus séduisants du monde.

Rendez-vous mondain, les courses, dès les années 1920, attiraient non seulement l'élite de la société, locale et étrangère, mais aussi les annonceurs, comme les Messageries maritimes et les marques de champagne. Dès le début des années 1930 – la première loi réglementant les courses et les paris date de 1932 –, les premières courses internationales étendent le rayonnement de l'hippodrome sur tout le Moyen-Orient. Cette attraction ne se démentira pas jusqu'aux années 1960, les Grand Prix du Liban, d'Égypte, de Syrie, d'Irak, étaient alors suivis par le roi Fayçal d'Irak, le prince Séoud, le shah d'Iran et le roi des Hellènes. Et les grands propriétaires libanais, les Pharaon, les Dabaghi, les Fares, faisaient alors courir non seulement au Liban mais en Europe et même aux États-Unis. >>

PHOTOS : HIPPODROME DE BEYROUTH

Images des années de gloire de l'hippodrome. En haut à gauche, cheval et jockey vainqueurs au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et, à droite, vue aérienne dans les années 1970. Ci-dessus, portrait des vainqueurs d'une course au début des années 1920 et, ci-dessous, carte postale colorisée montrant la beauté des tribunes à l'apogée de l'hippodrome.

Envers et contre tout, *l'hippodrome de Beyrouth*

« *Hélas,* Nabil de Freige, ministre de Reforme administrative et président de la Sparca (Société pour la protection et l'amélioration de la race chevaline arabe) que je rencontre sur l'hippodrome, dans les écuries de sa famille, *cette époque où les grands de ce monde se retrouvaient aux courses de Beyrouth, est révolue ! Aujourd'hui le public et les parieurs ne représentent que quelques milliers de personnes. Et la situation des courses au Liban est précaire. Certes, la volonté de préserver l'hippodrome existe – il y va de la survie du cheval arabe libanais – mais elle ne constitue pas une priorité pour les pouvoirs publics.* » Appartenant à une famille liée depuis la fin du XIXe siècle à l'histoire des courses, il le représente la quatrième génération d'éleveurs et de propriétaires d'une écurie de courses, à la tête d'un haras de 300 hectares dans la Bekaa, remontant au début du XXe siècle. Bien que sa discrétion l'empêche d'en faire état, c'est à lui et à Nabil Nasrallah, directeur de l'hippodrome depuis 1971, que les chevaux de courses ont été sauvés de la mort en 1982, lors de l'invasion israélienne.

Auparavant, depuis le début du conflit libanais en 1975, l'hippodrome, zone tampon entre le secteur ouest et le secteur est de la ville était un *no man's land* entre les combattants palestiniens et les milices chrétiennes, de sorte qu'il fut épargné et que les courses ont pu se poursuivre – à trois interruptions près – jusqu'en 1982. L'hippodrome était alors le seul lieu de Beyrouth où il était possible de se rencontrer sans crainte, pour jouer, mais aussi pour discuter et négocier. Paradoxalement, cette période de troubles fut un apogée des courses. On comptait 1 500 chevaux à l'entraînement et deux réunions par semaine, soit une moyenne de seize courses. Beaucoup d'argent circulait et une part importante était consacrée aux paris. Revers de la médaille, la situation faisait aussi les beaux jours des *bookmakers*. L'entrée des Israéliens dans Beyrouth en 1982 sonna le glas de cette trêve.

Rond de présentation devant un public passionné et, ci-contre et ci-dessous, les héros des courses en selle et lors du pesage. À l'exception d'un jockey syrien, entraîneurs et jockeys sont tous libanais.

HIPPODROME DE BEYROUTH

Le ministre Michel Pharaon, héritier d'une famille qui a joué un rôle majeur dans l'épopée des courses. Ci-dessus, propriétaires et élégantes dans les tribunes d'honneur. Ci-dessous, Mahmoud Haddera et un jockey, et, à gauche, Maroun Chamoun, à la tête d'une des écuries les plus importantes du Liban.

Sur la ligne de démarcation entre l'armée syrienne et ses alliés palestiniens d'un côté, les troupes israéliennes de l'autre, l'hippodrome se trouvait entre deux feux. Impossible aux palefreniers, tant les tirs étaient incessants, d'aller nourrir et abreuver les 375 chevaux pris en otages. Adjuré d'intervenir par Nabil de Freige, le président Elias Sarkis, qui était amateur de chevaux, pesa de toute son influence sur les Américains pour obtenir d'Ariel Sharon un cessez-le-feu de quatre heures, puis un autre de cinq heures pour évacuer les chevaux survivants. Opération menée à bien, avec des moyens de fortune, par les propriétaires et éleveurs. Le lendemain, cinq raids aériens joints à l'action des chars rasaient de fond en comble l'hippodrome de Beyrouth et la forêt des Pins et la résidence des Pins était partiellement détruite. Sans justification militaire, mais sans doute pour priver le Liban d'un symbole d'union nationale et d'une activité économique non négligeable.

Durant deux ans, l'hippodrome reste fermé, puis de septembre 1984 à février 1985, des courses, primées, reprennent, tous les quinze jours, hors présence du public, et malgré l'activité des *snipers*, afin d'entraîner les chevaux et de permettre leur entretien. En 1991, au retour de la paix, tout est à reconstruire. Les bonnes volontés ne manquent pas, mais les ressources laissent à désirer, et les paris clandestins ont fait beaucoup de mal à l'image des courses. Il faut reconstruire et moderniser l'hippodrome, monter une école de lads, recruter des entraîneurs, encourager l'élevage, améliorer l'entraînement… Les 4,25 millions de dollars investis au lendemain de la guerre se révèlent vite insuffisants par rapport au budget nécessaire. Parmi les pays étrangers qui aident à la reconstruction du pays, la France, dont les liens d'amitié avec le Liban sont traditionnels, n'est pas en reste. Aussi, c'est vers le milieu des courses français que se tourne la Sparca, fondée en 1968 afin de gérer l'hippodrome dans un but non lucratif, après la faillite de la gestion par la municipalité, propriétaire du site. Avec l'appui de Jean-Luc Lagardère et de Louis Romanet, son équipe dirigeante convainc les autorités libanaises de la nécessité de doter le pays d'une industrie des courses pouvant, sinon rivaliser avec l'étranger, du moins susciter son intérêt.

« *Nous avons signé en 1998,* raconte Nabil de Freige, *un accord de partenariat avec France Galop. Il s'agit d'un accord technique, non financier. Il a été suivi d'un contrat avec la société PMC pour l'informatisation des enjeux, puis d'un second accord avec le PMU pour permettre les paris sur les courses françaises retransmises à travers Equidia sur l'hippodrome de Beyrouth le mercredi et le dimanche, en marge des courses libanaises. Celles-ci ont pour but de préserver le pur-sang arabe libanais. D'où l'interdiction pendant longtemps d'importer des pur-sang anglais. Il y a vingt ans cette interdiction a été levée, mais assortie de quotas. L'intention pourtant est de permettre aux pur-sang anglais de venir courir au Liban, à condition qu'il n'y ait pas de mélange de sang. Les élevages libanais sont de petite taille et concentrés dans les zones rurales, dans la Bekaa et au Sud. Les entraîneurs et les jockeys sont tous libanais*

Envers et contre tout, *l'hippodrome de Beyrouth*

Départ d'une course, avec cinq chevaux seulement. On compte quelque 400 chevaux à l'entraînement contre 1500 avant 1982. Le manque de rentabilité des courses explique la diminution des éleveurs et des propriétaires.

HIPPODROME DE BEYROUTH

L'augmentation du montant des prix et l'ouverture des courses aux pur-sang anglais lui donneraient sans doute le coup de fouet nécessaire à son développement.

et syriens. Les courses au Liban respectent les règles internationales en vigueur, mais l'instabilité géopolitique de la région interdit pour le moment de les ouvrir aux chevaux étrangers. Un millier d'emplois, directs et indirects, sont générés par l'industrie des courses, ce qui est beaucoup pour le Liban. Nous sommes dans une période d'attente : on tente de survivre pour la pérennité des éleveurs. Un plan de reconstruction et de modernisation de l'hippodrome a été élaboré depuis plusieurs années mais il n'y a pas eu de début de mise en œuvre. Le projet ? Ouvrir le site, l'un des seuls espaces verts de la ville, à d'autres activités pendant la semaine : école d'équitation, CSO, accès aux promeneurs, La condition ? Injecter de l'argent : le montant initial nécessaire s'élève à 4 millions de dollars, à quoi il faudrait ajouter 20 millions. La somme n'est pas énorme d'autant que la rentabilité est prévisible. Le potentiel est là, manque pour le moment la volonté politique. Et les investisseurs… »

Je quitte Nabil de Freige pour rejoindre les tribunes, où m'attend le directeur de l'hippodrome, Nabil Nasrallah. En chemin, j'ai le loisir d'admirer la beauté des lieux, entre autres une majestueuse allée d'arbres centenaires qui mène des écuries aux bureaux. Comparé aux anciens bâtiments édifiés du temps d'Alfred Sursock, le béton gris et sans imagination des tribunes construites à la hâte dans les années 1990 est indigne du site qui, en dépit de l'urbanisme anarchique qui l'entoure, garde son charme. En revanche, l'animation et la ferveur du public sont bien au rendez-vous, en dépit du nombre réduit des spectateurs. Tout au long de l'après-midi, j'aurai l'occasion de constater l'attachement atavique des Libanais pour le pur-sang arabe, la passion, le plus souvent désintéressée des propriétaires et des éleveurs, et l'enthousiasme du public. Certes, l'hippodrome de Beyrouth n'est pas celui de Meydan ou de Doha, mais on peut préférer sa séduction surannée aux prestiges pharaoniques et futuristes de Dubaï. La réunion de ce dimanche 11 mai offre sept courses, quatre sur une distance de 1400 mètres, trois sur 1000 mètres. Le montant des prix s'échelonne entre 2 et 3 millions de livres libanaises (entre 980 et 1500 euros). Sommes modiques en comparaison des prix décernés en Europe ou dans les émirats, et tel est l'un des handicaps qui contrarient l'ouverture aux courses internationales, partant le développement de l'hippodrome.

Directeur de l'établissement depuis 1971, Nabil Nasrallah, ingénieur formé en Allemagne, et qui ne pensait pas faire sa carrière dans les courses, incarne la mémoire du lieu, avec ses moments fastes et ses heures sombres. Avec une pointe de nostalgie, il évoque les courses d'avant 1975, lorsque 1500 chevaux étaient à l'entraînement, et qu'une centaine était en compétition à chaque réunion. Aujourd'hui, déplore-t-il, on ne compte que 400 à 450 chevaux à l'entraînement, chaque course aligne en moyenne une demi-douzaine de chevaux plutôt qu'une dizaine, le manque d'éleveurs se fait sentir et les nouveaux propriétaires sont rares. À chaque réunion, les tribunes accueillent un millier de spectateurs pour 4000 places assises. Le système informatisé des paris fonctionne avec efficacité, mais il reste le problème des paris clandestins, hélas cinq à dix fois plus nombreux que les paris légaux. Pourtant les atouts ne manquent pas : le climat permet de faire courir toute l'année, l'éclairage autorise les courses nocturnes, l'hippodrome est cité dans tous les guides touristiques et fait partie du patrimoine historique du pays. Enfin, la situation géographique de Beyrouth, carrefour entre l'Europe et le Moyen-Orient, est un avantage pour attirer propriétaires et investisseurs étrangers. Reste à faire prendre conscience aux pouvoirs publics et à la municipalité de la nécessité d'un hippodrome de classe internationale. C'est sans doute là que le bât blesse.

Ci-dessus une course avant 1982. À droite, turfistes devant l'un des bureaux de paris de l'hippodrome. Le système informatique des jeux a été mis en place avec l'aide de France Galop. Ci-dessous, Nabil de Freige (à gauche), ministre de la Réforme administrative, président de la Sparca et propriétaire heureux.

PHOTOS : HIPPODROME DE BEYROUTH

Le lendemain, toujours à l'hippodrome, dans la vaste cour de son écurie familiale, Michel Pharaon, député de Beyrouth et ministre du Tourisme, ne me tiendra pas un autre discours. Très ancienne et puissante famille du Moyen-Orient, ayant des ramifications en Syrie, en Égypte, en Italie, en Autriche et en France, les Pharaon ont joué et jouent toujours un rôle économique et politique important au Liban. Artisan de l'indépendance, Henri Pharaon (ex-ministre des Affaires étrangères et président des courses et éleveurs), le cousin de Pierre Pharaon (ex-ministre et président de la Sparca et père de Michel Pharaon), possédait une écurie de 300 chevaux qui a gagné 6000 courses ! *« L'attachement au cheval arabe est de tradition dans notre famille depuis plusieurs générations,* expose Michel Pharaon. *Henri a créé l'association des éleveurs libanais dont il fut président jusqu'en 1992, date à laquelle mon père prit la suite. Malheureusement, durant la guerre, j'ai dû quitter le pays et me suis trouvé éloigné des chevaux. Aujourd'hui, mes activités politiques ne me permettent pas d'être aussi impliqué que je le souhaiterais, mais l'écurie familiale est toujours présente sur l'hippodrome de Beyrouth. »*

Michel Pharaon me confirme la faible rentabilité de la filière courses. Les propriétaires doivent s'attendre à perdre de l'argent, aussi sont-ils moins nombreux. L'élevage et l'entretien des chevaux coûtent cher et le cheval libanais n'a pas de valeur sur le marché international. Le cheptel des pur-sang arabes est limité, et le Liban a été pénalisé par le fait que la WAHO (World Arabian Horse Organization) n'a reconnu que tardivement les chevaux libanais, en raison de croisements avec des chevaux d'autres races, si bien qu'ils ne peuvent courir dans les autres pays arabes.

Force est donc d'ouvrir les courses aux pur-sang anglais mais aussi de favoriser les concours de beauté pour les pur-sang arabes. Jusqu'alors la municipalité s'est montrée plus intéressée par

En haut, perspective du haras de Ghazir Farm aux environs de Zahlé. Ci-contre, une jument suitée dans son box. Ci-dessus, Albert Abi Saad (au centre), le gestionnaire du haras, et le Dr Elie Rizkallah, vétérinaire adjoint de l'hippodrome de Beyrouth

les projets immobiliers que par le développement de l'hippodrome, qui, depuis des années, survit sans progresser. *« Il faut,* conclut Michel Pharaon, *un projet pour attirer les investisseurs et motiver les politiques ». Inch'Allah…*

Avant de quitter Beyrouth, et son hippodrome, une visite s'impose à l'un de ces haras où sont élevés les pur-sang arabes. Le problème est que la majorité des élevages sont situés dans la Bekaa, ce plateau fertile, arrosé par de multiples fleuves et rivières, enserré entre les montagnes du Mont-Liban et de l'Anti-Liban. Et la Bekaa, fief du Hezbollah, ne passe pas pour une région de tout repos. Renseignements pris, le secteur de Zahlé est paisible et Nabil Nasrallah pousse l'obligeance jusqu'à organiser une visite de haras en compagnie du vétérinaire adjoint de l'hippodrome, le jeune et sympathique Dr Elie Rizkallah. Tôt le matin, nous prenons la route de Damas. Destination : la ville de Zahlé, capitale de la Bekaa, renommée pour ses vignobles et l'élevage des chevaux arabes. C'est dans les environs de la ville, dans le village d'Al Karak qu'est implanté Ghazir Farm appartenant à un Koweitien, Mohamad Jassem al-Qatami. S'étendant sur à peine une douzaine d'hectares, le haras est un établissement admirablement tenu et géré par Albert Abi Saad pour le compte du propriétaire.

Écuries d'une propreté méticuleuse, bien aérées et dotées de puissants ventilateurs, chacune réservée soit aux étalons, soit aux juments suitées, soit aux foals, soit aux pouliches de 2 ans, vastes paddocks ombragés, champs d'avoine pour assurer l'alimentation des chevaux, rien ne laisse à désirer… L'élevage compte une soixantaine de chevaux, cinq étalons, une vingtaine de poulinières, le reste du cheptel étant composé de foals et de poulains. Quinze à vingt naissances ont lieu par an, uniquement par reproduction naturelle. À l'âge de 3 ans, après douze mois d'entraînement, les chevaux sont mûrs pour les courses. Sur la piste de sable rouge ils défendront les couleurs de leur propriétaire et la réputation des *« buveurs de vent »*, ces nobles fils du désert, que les poètes arabes ont célébré avec tant de lyrisme. Puissent-ils contribuer à assurer à l'hippodrome de Beyrouth un avenir digne de son passé ! ◆

*Nos remerciements s'adressent à **Michel Pharaon**, ministre du Tourisme, à **Nabil de Freige**, ministre de la Réforme administrative et président de la Sparca, qui ont bien voulu nous recevoir, et à **Nabil Nasrallah**, directeur de l'hippodrome de Beyrouth, pour la générosité de son accueil. Un grand merci à **Serge Akl**, directeur de l'Office du tourisme du Liban à Paris, et à **Marie-Carole Ancelin**, sans lesquels ce reportage n'aurait pu se faire. Signalons qu'**Equidia** a réalisé un excellent documentaire sur le sujet, **Beyrouth, les paris de l'hippodrome**.*